

Le Reporter

Une publication des étudiants aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal

Volume XIV, numéro 3, avril 2014

Dossier **PASSION**



MOT DE LA RÉDACTION

L'équipe

Rédacteurs en chef

Marie-Paule Primeau
Kim Riverin
Alexandre Guertin-Pasquier

Journalistes

Albane Daudier
René-Maxime Parent
Brïte Pauchet
Alexandre Guertin-Pasquier
Ansou Kinty
Alexis Lapointe
Xuân Ducandas
Laetitia Maldonado
Tahia Wan

Révisseure en chef

Marie-Paule Primeau

Révisseures

Brïte Pauchet
Laetitia Maldonado
Luisa Capogreco
Michelle Poulin
Delphine Vincent

Illustratrice

Sarah Laou

Graphiste

Sarah Laou

Imprimeur

JG Litho inc.

Supervision

Louis Belzile
Guy Connolly

« Toutes les passions ont deux effets fort considérables, elles appliquent l'esprit et elles gagnent le cœur », écrivait Malebranche. Ce vieux routard du 17^e siècle cité dans *Les passions de l'âme* de Descartes nous a inspiré le thème de ce numéro d'avril.

Nous avons d'abord hésité avant de proposer cette thématique. Kitsch, les passions ? Terme galvaudé, à tout le moins. Nous avons pris le pari de le remettre au goût du jour, puisque la passion est au cœur de l'humain ; c'est elle qui l'anime.

Tel un grand héron en plein vol, la rédac a donné pleine liberté à ses journalistes. Ils ont déployé leurs ailes, virevolté, puis exploré les possibilités. Le résultat ? Des sujets fascinants et un traitement des plus rigoureux. Nous vous présentons, vous l'aurez compris, des textes fidèles à notre équipe : passionnés.

Laissez-vous surprendre par le plaisir d'être charmé en découvrant les intérêts de nos journalistes. Leurs textes sont également le reflet de leur engouement pour ce métier qu'ils ont choisi. Ces journalistes aiment mettre en pratique leurs apprentissages et se mouiller aux rudiments de la profession. Ils font preuve de détermination, de rigueur et de persévérance. Nous pouvons en dire autant de l'équipe de révision et de notre infographiste.

C'est donc avec un grand enthousiasme et un réel amour de notre travail que la rédac a mis en œuvre les numéros de l'année scolaire 2013-2014. Quel privilège pour nous ! Nous en profitons pour remercier tous les collaborateurs de nous avoir fait confiance.

En espérant que ce numéro saura vous inspirer, nourrir votre esprit et gagner votre cœur.

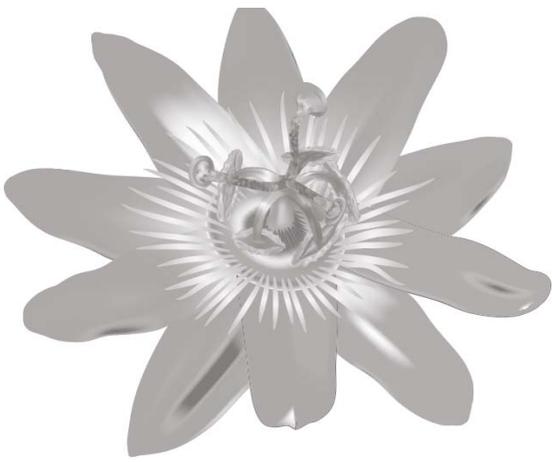


Alexandre Guertin-Pasquier
Marie-Paule Primeau
Kim Riverin



Sarah Laou
Conceptrice graphique

Votre équipe de rédacteurs en chef



Sommaire

Dossier
PASSION

- 2** **Mot de la rédaction**
- 4** **Au diable le sexe et la drogue**
- 5** **SoloVox : un tremplin pour la poésie**
- 6** **Rouler vert en hiver**
- 8** **L'amour rend-il idiot ?**
- 10** **Serge Payette :**
quand la passion de la botanique écrit l'histoire
- 12** **Béatrice Detiège :**
une auteure passionnée d'histoires insolites
- 14** **La limite parfois subtile entre fait et fiction**
- 16** **Carl Müren : un DJ qui a la musique dans le sang**
- 17** **La plage au pied des raffineries**
- 18** **La grande beauté**
- 20** **Mélanie Poirier :**
une créatrice passionnée jusqu'au bout des doigts
- 21** **Suggestions de lecture**
- 22** **Adresses coups de cœur de la rédac**
- 23** **La capsule linguistique**

Le Reporter en ligne :
<http://ageefep.qc.ca/wp-test/publications/le-reporter>

AU DIABLE LE SEXE ET LA DROGUE

Dans les classes du secondaire, le programme Éthique et culture religieuse (ÉCR), approuvé par le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport le 13 juillet 2007, ne fait pas l'unanimité. Même s'il dispose de peu de temps pour transmettre la matière prescrite par le ministère de l'Éducation, Mathieu Paquin considère que le programme d'enseignement actuel omet d'informer les adolescents sur la toxicomanie et la sexualité. Entretien.



René-Maxime Parent
rmaximeparent@gmail.com

Le programme ÉCR, un compromis entre la laïcité et la pluralité religieuse, a été conçu à la suite d'une immigration importante dans les dernières années au Québec. Il correspond à deux visées du ministère de l'Éducation : ouverture à l'autre et poursuite du bien commun. Enseignant l'ÉCR dans un collège privé de Montréal, M. Paquin trouve la matière de ce cours très intéressante. Par contre, il note que les adolescents font face à de sérieux problèmes contemporains : l'hypersexualisation et les drogues de synthèse. « C'est trop important pour ne pas en parler », affirme-t-il.

M. Paquin soutient que la gravité de ces problèmes sociaux est directement liée aux nouvelles technologies. L'accès facile à la pornographie, à partir d'Internet par tous les supports technologiques, altère la perception que les jeunes ont de la sexualité et nuit à leur éducation sexuelle. À l'égard de l'usage abusif d'Internet, Audrey Lebrasseur, psychoéducatrice dans une polyvalente publique de Montréal, affirme : « Les jeunes ne savent plus entrer en relation à cause de ça. »

Avant la réforme, le cours Formation personnelle et sociale abordait les divers problèmes liés à la toxicomanie et à la sexualité afin

de sensibiliser les jeunes. « Souvent, les parents ne sont pas outillés. Où est-ce que les jeunes vont apprendre les choses de base ? » se demande M. Paquin. Il projette d'inviter une sexologue à un de ses cours pour informer ses élèves. Préoccupé par les dangers de la consommation de drogues de synthèse, l'enseignant a visionné, avec ses élèves, l'émission *Enquête* du 5 décembre 2013, qui portait sur le sujet. « Je ne suis pas formé pour ça », rappelle M. Paquin, qui fait de son mieux, sans être un spécialiste de la question.



Crédit photo: blog.lesoir.be

À la polyvalente où travaille M^{me} Lebrasseur, les enseignants du cours d'ÉCR ne traitent pas de toxicomanie ni de sexualité, conformément au programme du ministère de l'Éducation. Toutefois, les éducateurs et l'infirmière interviennent grâce au projet de sensibilisation *Ma sexualité m'appartient !* Pour la toxicomanie, c'est la Maison Jean Lapointe qui intervient dans le cadre du projet *Mon indépendance, j'y tiens !*

Manque de temps

M. Paquin enseigne à ses élèves à peu près 75 minutes par semaine, tout comme ses collègues en arts plastiques ou en éducation physique. « Il y a beaucoup de congés, il se peut que je ne revoie pas mes élèves avant deux semaines », spécifie-t-il. Le calendrier scolaire prévoit beaucoup de temps libre : Pâques, la relâche, les journées pédagogiques, etc. « Ça enlève du sérieux au cours », note-t-il.

Tout comme M. Paquin, M^{me} Lebrasseur a peu de temps à consacrer aux problèmes liés à la toxicomanie et à la sexualité. L'intimidation est devenue le principal problème traité par les intervenants dans les écoles. « On est dans l'intimidation », s'exclame-t-elle, pour signifier que ce problème prend tout son temps.

« Il n'y a que le professeur de biologie qui puisse traiter officiellement de sexualité lorsqu'il aborde l'appareil reproducteur. Cela relève des "compétences transversales", c'est-à-dire que c'est "à la discrétion de l'enseignant" ou "pas obligatoire" », déplore M. Paquin. Quant à lui, il souhaiterait recevoir une formation adéquate pour renseigner ses élèves sur ces problèmes contemporains, ne serait-ce que pour les responsabiliser.

Ainsi éviteraient-ils un avortement ou une surdose.



SOLOVOX : UN TREMPLIN POUR LA POÉSIE

Le poète Éric Roger anime les soirées de poésie SoloVox à Montréal. Poète montréalais de premier plan, Éric Roger a près d'une dizaine de recueils à son actif. Il est aussi à l'origine de l'émission *Poètes, vos papiers !* diffusée à CISM, puis à Radio Centre-Ville, et qu'il a animée pendant plus de 10 ans. *Le Reporter* l'a rencontré à la galerie BBAM! le dimanche 15 décembre dernier, au moment où il organisait un événement en hommage au chanteur Lou Reed.



Alexis Lapointe

alexis.ouellet-lapointe@umontreal.ca



« SoloVox a vu le jour en parallèle avec l'expérience radiophonique de *Poètes, vos papiers !* » explique d'entrée de jeu Éric Roger. « Nous voulions prendre le relais à la suite du vide créé par la disparition de la poétesse de renom Janou Saint-Denis, laquelle a fait vivre durant plus de 25 ans les soirées *Place aux Poètes*. Notre première soirée a eu lieu en septembre 2000 en hommage à Denis Vanier, poète de la rue et des exclus », révèle celui qui poursuit sa mission dans un esprit d'indépendance authentiquement *underground*.



Eric Roger lors d'une soirée Solovox

Les soirées SoloVox se tiennent habituellement les derniers mercredis de chaque mois de 18 h à 21 h au café L'Escalier, de la rue Sainte-Catherine Est. Les invités y rendent hommage

à un poète défunt marquant et présentent aussi leurs propres compositions littéraires. Par la suite, un micro ouvert permet à tous de venir partager leurs textes. Ainsi, au cours des derniers mois, des spectacles à la mémoire des écrivains Bruno Roy, Alain Grandbois, Huguette Gaulin et Louky Bersianik se sont succédé.

Fortes d'une affluence grandissante, ces soirées à la fois intimes et conviviales constituent selon M. Roger un véritable espace d'expression libre où des étoiles d'aujourd'hui comme Jean-Paul Daoust, France Théoret ou encore Claude Hamelin côtoient celles de demain. « Depuis 13 ans, plus de 3000 poètes ont pu prendre le micro au cours de ces soirées », s'exclame l'organisateur de l'événement.

L'animateur constate par ailleurs une renaissance de la poésie au Québec. « Tout d'abord, l'arrivée du slam a fait surgir de nouvelles possibilités, avec l'accent qu'il met sur la performance. Une poésie plus urbaine et accessible prend aussi son essor, marquée par son verbe franc, tantôt naïf et loin de la tour d'ivoire à laquelle la poésie se trouve parfois confinée », analyse-t-il.

M. Roger déplore toutefois que SoloVox existe sans appui gouvernemental, et ce, depuis plus de 13 ans. « Il est urgent que nous obtenions un soutien et que notre travail à l'égard de la poésie soit pleinement reconnu », mentionne-t-il.

En plus de ces soirées hebdomadaires, Le vieux routier a mis en place il y a près d'un an avec le poète Yvon Jean un nouveau concept webtélé pour SoloVox. Il s'agit d'une émission entièrement consacrée à la poésie et diffusée tous les samedis à 13 h sur les ondes du site *douteux.tv*. « Nos téléspectateurs se comptent par centaines de personnes et le public peut réécouter chaque émission grâce à la section *Archives* du site », précise le poète.

Effervescent, le travail de M. Roger continue d'ouvrir de nouveaux horizons pour le rayonnement de la poésie au Québec. Assurément, SoloVox constitue un tremplin unique pour de nombreux poètes, leur permettant de se faire entendre et de découvrir leur véritable voix.

ROULER VERT EN HIVER

La pratique du vélo hivernal connaît une popularité grandissante, notamment dans les grandes villes, et Montréal n'échappe pas à la tendance. Le cycliste demeure toutefois une espèce rare lorsque vient la saison de la slush et du verglas. *Le Reporter* a rencontré quatre adeptes de l'hiver montréalais sur deux roues. Ils partagent leurs motivations pour ne pas lâcher le guidon même lorsque le thermomètre chute au-dessous de zéro.



Xuân Ducandas
xuan.ducandas@yahoo.ca

Écologique, économique, pratique, agréable : le vélo a la cote auprès des Montréalais. Ce moyen de transport, très populaire lorsque le temps est clément, tombe toutefois en disgrâce dès les premiers frimas de novembre. Pourtant, aux avantages présents toute l'année s'ajoutent quelques bonis spécifiques à la pratique du vélo en période hivernale. De plus en plus de cyclistes l'ont compris et se lancent à l'assaut des pistes malgré la neige et le froid. Le phénomène du vélo quatre saisons, loin d'être réservé à une élite de jeunes sportifs téméraires, concerne toutes les tranches d'âge.

En 2010, à Montréal, 200 000 cyclistes ont enfourché leur vélo entre le 12 novembre et la fin du mois de mars, soit durant la période de fermeture des pistes cyclables. Selon les dernières données disponibles sur la fréquentation des pistes, l'achalandage se maintient de 11 à 14 % en moyenne (source : Vélo Québec). On est encore loin de Copenhague, au Danemark, où de 70 à 80 % des cyclistes ne se laissent pas décourager par la saison froide. Mais l'augmentation de la fréquentation est néanmoins très nette. Une des raisons ? L'amélioration des infrastructures et du déneigement. Ainsi, à Montréal — particulièrement dans le centre-ville —,

60 km de piste sont déneigés en 2014 dans le cadre de la politique de la Ville sur le « réseau blanc ». Cette année aussi, sous la pression des citoyens de l'arrondissement d'Outremont, la piste cyclable du chemin de la Côte-Sainte-Catherine a été déneigée. On observe également d'autres signes de popularisation du vélo d'hiver : un projet pilote de déneigement de piste cyclable à Longueuil, la tenue d'événements d'initiation tels que Vélo sous zéro, propulsé par Projet Montréal, ou encore, à l'échelle nationale, la tenue du deuxième Cycling Winter Congress à Winnipeg en février dernier.

Voir un cycliste braver les flocons et la circulation en janvier demeure toutefois un spectacle qui inspire le respect, l'admiration ou au contraire... la consternation. Quatre d'entre eux livrent les raisons qui les poussent à pédaler même quand les Celsius s'inscrivent en négatif.

Du plaisir avant tout

1. Pour apprivoiser l'hiver

Le froid, la neige et le verglas sont les principaux motifs évoqués par ceux et celles qui remettent leur monture dès la fin de l'automne. Pourtant, les adeptes du vélo d'hiver sont unanimes : pédaler réchauffe ! Mathieu Guévremont, étudiant de 31 ans, est un cycliste hivernal depuis deux ans, et ce, six jours sur sept. Il affirme ne plus avoir froid l'hiver grâce à cette pratique et apprécie davantage la saison des frimas.

« Je suis très frileuse et j'ai souffert des hivers québécois jusqu'à ce que je décide de me mettre aux sports d'hiver », déclare Nimâ Machouf, épidémiologiste et mère de famille de 48 ans. « En ville, c'est le vélo qui me



procure ce bonheur de me réconcilier avec l'hiver. C'est comme si je faisais du ski tous les jours ! »

Enfin, Geneviève Bois, étudiante en médecine de 25 ans, dédramatise l'expérience : « Mes meilleures expériences ont été les jours les plus froids ou enneigés : tout le monde avait froid... sauf moi ! Le vélo l'hiver, c'est comme le vélo l'été, il faut juste mettre une bonne tuque. »

De plus, au-delà du combat contre le froid, rouler de décembre à mars permet de vivre plus pleinement les joies de la période hivernale. « On vit dans un pays où il y a l'hiver et on reste à l'intérieur trop souvent, trop longtemps », regrette Antoine Hébert Maher, 29 ans, cadre chez Vélo Québec. Il enfourche sa monture quasiment tous les jours depuis six ans, y compris pour emmener sa fille de deux ans à la garderie. « C'est agréable de rouler lorsqu'il y a un mince manteau de neige au sol : la texture, les sons, la lumière, tout est différent. On découvre vraiment la ville d'une autre façon, on profite de l'extérieur. Le vélo intègre les joies de l'hiver à mon quotidien. »

2. Pour garder la forme

La saison hivernale tend à ralentir l'activité physique. « Avant la pratique du vélo durant cette saison, l'hiver était pour moi la période la moins active de l'année », constate M. Guévremont. Se déplacer à vélo tout au long de l'année garantit ainsi d'intégrer l'exercice physique au programme quotidien. « Comme la majorité des gens, je travaille dans un bureau, et le soir, je n'ai pas le temps. Si ce n'était du vélo qui me permet de bouger, je serais complètement sédentaire l'hiver », fait remarquer M. Hébert Maher.

3. Pour le bien-être et l'estime de soi

Arpenter les pistes cyclables lorsque le mercure est au plus bas a des effets bénéfiques sur le phy-

sique et sur le moral. Ainsi, pour M. Guévremont, le principal avantage du vélo d'hiver est la sensation de liberté et le bien-être que cette activité lui procure. « Mon aspect favori est certainement l'espèce de prise de conscience perpétuelle du plaisir d'être sur mon vélo durant un déplacement. »

M^{me} Machouf ajoute de son côté : « J'ai l'impression d'être invincible, que rien ne peut m'arrêter. Je pense que le vélo d'hiver est une excellente source pour l'estime de soi. »

4. Pour l'efficacité

Le vélo demeure toute l'année un moyen de transport rapide, simple et peu dispendieux. Des qualités tout particulièrement appréciables lorsque les conditions hivernales entravent les autres usagers. « Je suis heureux de pouvoir contrôler mes déplacements et d'éliminer le stress causé par les autres moyens de transport », souligne ainsi M. Guévremont, avouant également une « écœurantité aiguë » des transports en commun l'hiver.

De même, M^{me} Bois estime que le vélo réunit tant d'avantages qu'il lui serait difficile de retourner à un autre mode de transport l'hiver : « Je prends mon vélo tous les jours pour aller dans les hôpitaux où je suis en stage, c'est généralement plus ou aussi rapide que les transports en commun. Je suis en contrôle, je ne peux pas avoir une panne de métro ou être prise dans les embouteillages. Et les voitures vont aussi lentement que moi dans les tempêtes. »

Le gain de temps, l'absence de casse-tête pour trouver une place de stationnement ou déneiger son véhicule représentent également des avantages indéniables en milieu urbain, comme le soulignent M^{me} Machouf et M. Hébert Maher.

Cinq conseils pour une pratique du vélo d'hiver réussie (d'après une présentation d'Antoine Hébert Maher et Magali Bebronne pour Vélo Québec)

1. Assurer sa visibilité
2. Rester au chaud et au sec mais ne pas trop se couvrir
3. Adapter et vérifier son équipement au début de la saison
4. Adapter sa conduite
5. Avoir du plaisir

www.velo.qc.ca



L'AMOUR REND-IL IDIOT ?

« Il y a deux sortes d'amours : l'amour insatisfait, qui vous rend odieux, et l'amour satisfait, qui vous rend idiot », disait Colette. Un siècle plus tard, la science semble confirmer ses dires. Il existe bel et bien un lien entre l'amour et la bêtise.



Albane Daudier
albanedaudier@hotmail.fr

Mauvaise nouvelle pour les amoureux. Comme de nombreux observateurs le craignaient depuis longtemps, l'amour rend idiot. C'est en tout cas ce que prétend, dans une étude récente, le professeur Henk van Steenbergen. Chercheur au département de psychologie cognitive de l'Université de Leiden aux Pays-Bas, il a examiné les facultés cognitives d'étudiants en couple. Le résultat est sans appel : les sujets amoureux éprouvent plus de difficultés à se concentrer et à effectuer des tâches qui nécessitent de l'attention.

Pour comprendre la conclusion de cette étude surprenante, il est nécessaire de balayer les idées reçues selon lesquelles l'amour serait une affaire de cœur. Tout commence en réalité dans le cerveau ! Les anthropologues et les neuroscientifiques du monde entier ont ainsi mis en évidence le rôle de quatre molécules : la phényléthylamine, la dopamine, la noradrénaline et l'adrénaline.

L'amour : une réaction chimique

L'effet de ces neurotransmetteurs, qui agiraient comme une drogue selon des chercheurs anglais, diminue 18 mois plus tard et disparaît complètement au bout de quatre ans. Heureusement, l'ocytocine, hormone de l'attachement, impliquée entre autres dans l'amour maternel, vient alors prendre le relais. « C'est ce qui fait que deux individus peuvent vivre ensemble pendant 50 ans », selon le

professeur Normand Voyer, de l'Université Laval.

Rien jusqu'ici n'explique pourtant le lien entre l'amour et la bêtise, me direz-vous. Pour expliquer cette relation, les chercheurs hollandais ont analysé les performances cognitives de 43 sujets, en couple depuis moins de six mois, donc considérés en phase d'amour passionnel. Les amoureux devaient réaliser différentes tâches (voir encadré 1). Rapidement, les chercheurs se sont aperçu que plus les sujets étaient amoureux (voir encadré 2), moins leurs scores étaient bons.

Cette expérience mesurait la rapidité, l'attention et la concentration. En déduire que l'amour rend stupide est donc un peu rapide. Julie Dauphin, docteure en psychologie et chargée de cours à l'Université de Montréal, ajoute que « des facteurs non cognitifs, comme la motivation ou la tolérance à l'effort cognitif, ont également pu influencer les résultats ».

Quant à lui, le chercheur M. van Steenbergen, à l'origine de l'étude néerlandaise, considère deux explications possibles : soit les amoureux utiliseraient la totalité de leurs ressources cognitives pour penser à l'être aimé (ce qui ne leur laisserait pas de quoi accomplir des tâches ennuyeuses), soit les gens qui ont peu de contrôle cognitif expérimenteraient des sentiments amoureux plus intenses.

Les idiots sont-ils les seuls à pouvoir tomber amoureux ?

La réponse à l'intrigante question soulevée par cet expert se trouve auprès du professeur Dunbar, psychologue évolutionniste à l'Université d'Oxford. Grâce à l'imagerie par résonance magnétique, il a remarqué que les zones rationnelles du cerveau, notamment celles impliquées dans la prudence, devenaient inactives lorsqu'on présente aux participants une photographie de leur douce moitié.

1. Tâches utilisées pour l'étude de l'Université de Leiden pour mesurer l'intelligence

LE TEST DE STROOP

Ce test consiste à montrer au sujet des noms de couleurs écrits dans différentes couleurs. Le sujet doit alors nommer la couleur de l'encre, quel que soit le mot écrit. Il doit donc faire abstraction du sens du mot pour se concentrer sur la couleur.

Exemple : Le sujet doit lire le mot « bleu » écrit en jaune.

LA TÂCHE DES ALIERS

Le sujet doit identifier une cible centrale, la vraie réponse, présentée entre deux fausses réponses, les leurres.

Exemple : L'image FTF est présentée au participant. Il doit reconnaître la lettre T comme la cible et non les lettres F, qui sont les leurres destinés à le distraire.



La D^{re} Dauphin précise que, de manière générale, les zones associées aux émotions sont celles de l'automatisme et de l'instinct, ce que confirment les résultats de l'étude du professeur Dunbar. L'inactivation de certaines parties du cerveau, comme la prudence, signifie simplement que le sujet amoureux serait moins vigilant face à l'objet de son amour, ce qui est plutôt rassurant selon la psychologue. « Imaginez où on en serait comme espèce si l'approche du partenaire amoureux ou du partenaire sexuel était compatible avec le sentiment de peur, ajoute-t-elle. C'est normal que l'on se méfie moins de notre amoureux (ou de notre amoureuse). Je ne serais cependant pas prête à dire que cela signifie que l'amour rend idiot; on peut se faire jouer des tours, mais, sans confiance, on n'irait pas très loin... »

Mais la psychologue M^{me} Aussedat n'est, quant à elle, pas étonnée par les résultats de ces études. Elle trouve d'ailleurs « assez amusant de voir comme les scientifiques "découvrent" des évidences ». Selon elle, l'explication réside dans la psychologie humaine : « Dans l'amour, le narcissisme joue une grande part, surtout

dans l'amour-passion. On se ment à soi-même, on veut y croire. En devenant idiot, on protège l'illusion. » La psychologue précise que les affects, les émotions et l'irrationnel peuvent alors prendre le dessus. Pour illustrer ses propos, M^{me} Aussedat cite l'exemple des couples dysfonctionnels ainsi que la tendance observée chez certaines personnes à répéter des schémas amoureux catastrophiques.

Mais que tous les amoureux hébétés se rassurent : tout n'est pas perdu ! Selon deux études récentes,

faire l'amour régulièrement permettrait d'améliorer ses capacités intellectuelles. En effet, les rats adultes développeraient de nouveaux neurones après l'accouplement. Et, chez la souris, le coït combattrait les effets du stress sur la mémoire. Bon, les chercheurs précisent que les neurones doivent tout de même être stimulés grâce à l'apprentissage et aux efforts mentaux. N'arrêtez donc pas tout de suite la lecture et les visites au musée !

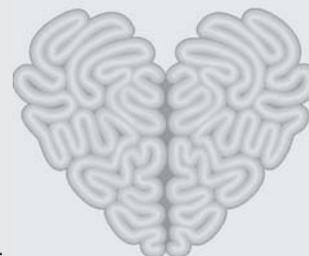


2. Tâches utilisées dans l'étude de l'Université de Leiden afin d'évaluer l'intensité de l'amour

Les participants devaient répondre aux 15 questions suivantes en donnant une note de 1 à 9. « 1 » correspondant à « pas du tout » et « 9 » à « entièrement vrai ».

- Je serais profondément désespéré si X me quittait.
- Parfois, j'ai l'impression de ne pas pouvoir contrôler mes pensées ; elles portent exclusivement sur X.
- Je me sens heureux quand je fais quelque chose pour rendre X heureux.
- J'aime mieux être avec X qu'avec n'importe qui d'autre.
- Je suis jaloux à l'idée que X pourrait tomber amoureux de quelqu'un d'autre.
- Je désire ardemment tout connaître de X.
- Je veux X sur tous les plans (physique, émotionnel, mental).
- J'ai un appétit sans bornes pour l'affection de X.
- Pour moi, X est le partenaire romantique idéal.
- Quand X me touche, je sens mon corps lui répondre.
- X hante constamment mes pensées.
- Je veux que X connaisse tout de moi : mes pensées, mes craintes, mes espoirs.
- Je recherche avidement des signes que X me désire.
- Je suis puissamment attiré par X.
- Je suis extrêmement déprimé lorsque les choses vont mal avec X.

Puis il faut faire le total des points obtenus. Plus le score est élevé, plus le sujet est amoureux.





SERGE PAYETTE : QUAND LA PASSION DE LA BOTANIQUE ÉCRIT L'HISTOIRE



Alexandre Guertin-Pasquier
alexandre.guertin-pasquier@umontreal.ca

Le frère Marie-Victorin est l'un des personnages les plus connus de l'histoire des sciences au Québec. Publiée en 1935, son œuvre maîtresse, *La Flore laurentienne*, reste encore aujourd'hui un document de référence pour tous les botanistes de la province, décrivant plus de 1500 espèces de plantes québécoises au sud du 54^e parallèle. C'est dans ce contexte qu'apparaît Serge Payette, qui, depuis plus de 30 ans, alimente ce rêve de compléter l'œuvre inachevée du fondateur du Jardin botanique de Montréal. Un projet rempli d'embûches concrétisé depuis novembre dernier avec la parution sous sa direction du tome 1 de la *Flore nordique du Québec et du Labrador*.

Apriori, on pourrait croire le nord du Québec pauvre en espèces végétales en raison de son climat rigoureux. La réalité est toutefois très différente, rendant par le fait même la flore de Marie-Victorin inadéquate pour les chercheurs travaillant dans cette région.



Crédit photo: Radio Canada

Serge Payette

« Parmi les 730 taxons décrits dans notre nouvelle flore, environ 30 % d'entre eux ne font pas partie de *La Flore laurentienne*, confirme M. Payette. Grâce à ce nouvel ouvrage, la communauté francophone intéressée par le nord du Québec aura accès à une description détaillée de la biodiversité végétale nordique. Ceci lui fournira un point de départ pour mieux comprendre ces écosystèmes aussi grandioses que fragiles qui recouvrent près de 45 % de la superficie du Québec. »

Professeur de biologie végétale à l'Université Laval, titulaire de la Chaire de recherche nordique en écologie des perturbations et conservateur de l'Herbier Louis-Marie, Serge Payette a depuis longtemps cette ambition de faire connaître la végétation nordique à tous les passionnés des plantes. « Dès le début des années 1980, mon objectif, en tant que directeur

du Centre d'études nordiques, était de mettre sur pied un programme pour récolter des spécimens en vue d'éventuellement produire une flore », explique le chercheur.

L'aboutissement de ce projet, qui a valu à Serge Payette le prix du Scientifique de l'année 2013 de Radio-Canada, est en effet le fruit de nombreuses années de travail. « La première étape fut de recenser tous les spécimens récoltés dans le nord du Québec et au Labrador depuis les premières expéditions datant du 19^e siècle, explique le scientifique. Une aventure qui nous a permis de retrouver près de 100 000 spécimens différents ! »

L'identification de chacune de ces plantes a par la suite dû être validée par des spécialistes. Les informations concernant la localisation et le milieu de croissance de tous ces spécimens ont finalement été colli-

gées dans une gigantesque base de données afin de produire des cartes de répartition. Un travail titanesque.

Des décennies d'embûches

Bien qu'il reconnaisse que, sans lui, la *Flore nordique* n'aurait jamais vu le jour, M. Payette met en lumière le fait que ce document de plus de 2000 pages est le résultat d'un long (et parfois fastidieux) travail collectif, incluant la collaboration de plusieurs chercheurs provenant des universités Laval et de Montréal, et de différents ordres de gouvernement.

Malgré les nombreux obstacles, la passion de M. Payette pour la botanique lui aura toutefois permis de mener à terme son projet de flore. Parmi ces difficultés, « la plus difficile à surmonter fut celle du financement », souligne l'expert. Le Grand Nord demeure en effet un milieu hostile, à l'accès difficile et très coûteux. « Jusqu'à la fin des années 1960, les

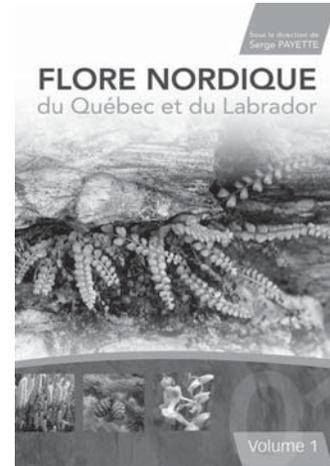
réalisées en parallèle à d'autres projets de recherche traitant de sujets connexes », dit M. Payette. Il lui aura fallu le financement de quatre ministères différents au début des années 2000 pour mener à bien son projet.

Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que plusieurs chercheurs bien au fait du dossier ont longtemps cru le projet de M. Payette irréalisable !

Quand une expérience de terrain change une carrière

Fait étonnant, bien qu'agronome et spécialiste des sols, M. Payette n'était pas prédisposé à travailler dans le Nord. « Montréalais d'origine, je ne connaissais que la vallée du Saint-Laurent avant mon premier terrain dans le Nord à la Baie-James », précise-t-il.

En 1966, alors qu'il est encore étudiant, il aura toutefois la chance d'accompagner un grand spécialiste des lichens dans le cadre d'une expé-



Flore nordique du Québec et du Labrador de Serge Payette

de la botanique québécoise, ayant formé et inspiré des centaines d'étudiants tout au long de sa carrière de près de 45 ans. Auteur d'environ 200 publications scientifiques, il continue d'aller régulièrement dans le Nord, notamment à la rivière Boniface au nord de la Baie-James, où il a fait construire en 1985 une station de recherche encore en activité.

Un ouvrage de référence pour l'avenir

Une des applications concrètes de la *Flore nordique* (dont la sortie du tome 2 est prévue fin 2014) est le suivi à long terme des changements climatiques. « Depuis une trentaine d'années, les chercheurs ont par exemple enregistré une hausse des températures moyennes annuelles d'environ 2 °C dans le nord du Québec, s'inquiète-t-il, soit davantage que la différence actuelle entre Montréal et Québec ! »

En réponse à ces changements, la limite des arbres progresse de près de 50 kilomètres tous les dix ans dans le nord du Québec et le pergélisol y disparaît à vue d'œil. De quoi intéresser les scientifiques en sciences naturelles pour des décennies. Avec la *Flore nordique*, ils disposent désormais d'une corde de plus à leur arc.

« Mon intérêt pour la végétation s'est transformé en un appétit vorace : un grand amour qui m'habite encore aujourd'hui. »

expéditions floristiques se faisaient uniquement en canot en raison de l'absence de réseau routier, explique M. Payette. Ce n'est que depuis 20 ou 30 ans qu'il est possible de parcourir le nord du Québec en hélicoptère. Ceci nous a permis un accès plus facile aux sites éloignés des plans d'eau, mais a littéralement fait exploser le coût des séjours sur le terrain. »

De surcroît, le financement d'un tel projet n'est pas ce qu'il y a de plus attrayant pour les organismes subventionnaires. « La recherche fondamentale n'est pas, et a rarement été, dans les priorités gouvernementales. La plupart des expéditions de collecte de spécimens ont donc été

dition dans la péninsule d'Ungava à la pointe extrême nord du Québec. Louis-Edmond Hamelin, créateur du mondialement reconnu Centre d'études nordiques, avait alors besoin d'un spécialiste des sols. « Cette expérience de terrain et les paysages que j'y ai découverts ont changé ma vie. Depuis ce temps, mon intérêt pour la végétation s'est transformé en un appétit vorace : un grand amour qui m'habite encore aujourd'hui », se souvient-il.

Le lien étroit qui unit Serge Payette et la botanique dépasse en effet largement sa nouvelle *Flore nordique*. Cet homme de science est devenu avec le temps un monument





BÉATRICE DETIÈGE : UNE AUTEURE PASSIONNÉE D'HISTOIRES INSOLITES



Laetitia Maldonado
maldonado.laetitia@hotmail.fr

Le rendez-vous a lieu dans son appartement situé tout près de la Place des Arts. Vêtue d'un ensemble gris-noir, Béatrice Detiège invite *Le Reporter* à entrer dans son espace de création. Son premier recueil, *Un premier pour la route*, paru au Québec en novembre 2012, est le résultat d'un travail acharné de l'écriture jusqu'à l'autoédition. Résolue à poursuivre malgré les difficultés, Béatrice Detiège reprend son recueil cette année afin de le traduire en anglais. Rencontre avec une passionnée de la vie, des mots et des histoires insolites.

Le regard brillant derrière ses petites lunettes, Béatrice Detiège en est convaincue : tout est matière à écrire. Pas besoin d'aller bien loin pour voyager au-delà des frontières. Dans la vie, précise-t-elle, des choses incroyables se passent autour de nous sans que nous les remarquions. Ces instants singuliers méritent d'être prolongés, poursuit la jeune femme, car ce sont eux qui nous permettent de découvrir qu'entre la vie et le fantastique, il n'y a qu'un pas.

Un miroir reflétant une ombre inconnue, un oncle meurtrier malgré lui, la vengeance d'une pelouse contrariée par l'insolence des passants... Amatrice de sensations fortes, M^{me} Detiège raconte dans ce recueil plus de 70 histoires aux faits étranges. Ce désir de repousser les limites de la vraisemblance, l'auteure le possède depuis toujours. Enfant, la fillette

manifeste très tôt dans l'écriture son goût pour le surnaturel. « N'exagère pas ! » lui répétaient certains professeurs en découvrant sa fougue et son imagination extravagante. Le souvenir encore présent, la femme aujourd'hui âgée de 39 ans avoue avec émotion : « Je percevais leurs commentaires comme le musellement de mon

« Dans la vie, des choses incroyables se passent autour de nous sans que nous les remarquions. »

enthousiasme naturel. Et pourquoi ne pas exagérer ! Si j'ai envie de colorier la maison en rose et de déborder sur le jardin ! » Face aux interrogations de son enfance, l'écrivaine affirme exagérer selon ses envies profitant désormais de sa liberté d'écrivaine.

Cette envie de bouleverser l'ordre des choses, l'artiste l'exprime par l'entremise de ses nouvelles, dont l'ambiance rappelle celle de

Stephen King et le style, celui de Richard Christian Matheson. Pour autant, M^{me} Detiège possède un genre unique en créant des histoires extrêmement courtes. « J'aime l'immédiateté, confie-t-elle avec passion. Je suis convaincue qu'une histoire écrite en quelques pages empêche le lecteur de s'ennuyer. »

À une époque où tout s'accélère, la jeune femme prend le pari d'emmener ses lecteurs dans un univers surprenant

en moins de cinq minutes. Et les paris, cette intrépide aime en faire même avec la vie.

Fraîchement diplômée d'un bac en littérature à l'Université catholique de Louvain à 21 ans, l'étudiante décide subitement de quitter la Belgique. La raison ? Le tirage gagnant de la célèbre carte verte au jeu du hasard. Soudainement détentrice d'un laissez-passer lui ouvrant les frontières

américaines, elle fuit sa ville natale en direction de Boston. Mais deux ans plus tard, alors qu'elle est en visite dans sa famille, son frère est victime d'un accident de voiture. Bouleversée, M^{me} Detiège abandonne son métier de libraire en Amérique pour rester auprès de son aîné. Elle mettra dix ans avant de traverser de nouveau l'Atlantique, prenant cette fois la direction de Montréal.

Motivée plus que jamais à présenter ses textes au grand public, la jeune femme soumet ses écrits aux publications québécoises. Trois de ses histoires sont publiées dans des revues (*Horifique*, *Autobus 64 Nord* et *Les libraires*) tandis qu'une quatrième s'impose parmi les dix meilleures d'un concours lancé par Radio-Canada en 2011.

Attentive au moindre bouleversement qui la touche, l'auteure s'interroge en permanence sur son élan d'écriture. « Quand je sens que je tiens une bonne histoire, dit-elle, je la raconte comme elle m'est venue. » En agissant ainsi, elle reconnaît devoir s'imposer de nombreuses contraintes dans sa démarche artistique. Ses « courtes nouvelles », comme elle les appelle, l'obligent à renouveler en permanence sa créativité afin de susciter l'intérêt du lecteur. Mon rôle, affirme-t-elle, est de créer des histoires qui tiennent la route sur le plan de l'écriture, du contexte et de la manière d'introduire l'insolite.

Son inspiration, l'auteure dit la trouver au quotidien. Il est important, précise la jeune Bruxelloise à l'accent guttural, de porter une attention particulière aux choses, même celles les plus simples. La vie, souligne-t-elle en regardant par la fenêtre, peut parfois être très dure, des situations atroces se passent chaque jour dans le monde entier et, tout à coup, il arrive une chose merveilleuse comme une perle dans une huître.



Béatrice Detiège

Cette envie de bouleverser l'ordre des choses, l'artiste l'exprime par l'entremise de ses nouvelles, dont l'ambiance rappelle celle de Stephen King.

Une tasse de thé serrée entre ses deux mains, M^{me} Detiège définit son recueil comme un moyen pour ses lecteurs d'oublier pendant quelques minutes leur réalité. La brièveté du texte, ajoute la nouvelliste, permet à tout lecteur d'effectuer une courte pause dans sa journée de la même façon qu'il s'arrêterait pour prendre un café.

Selon elle, c'est parce que la nouvelle offre la possibilité au lec-

teur de s'évader rapidement qu'il peut s'approprier l'histoire d'après ses émotions et son ressenti. « J'adore être étonnée de l'interprétation que font certains lecteurs de mes textes. Je découvre alors, dit-elle avec enthousiasme, l'existence d'une autre fenêtre sur un monde que j'ai créé, c'est... fantastique ! »



LA LIMITE PARFOIS SUBTILE ENTRE FAIT ET FICTION



Brïte Pauchet

britesciences@gmail.com

Déformation de la réalité, manipulation des faits, mensonges patents. Jusqu'où les réalisateurs de documentaires sont-ils prêts à aller pour gagner des cotes d'écoute ?

Les loups s'approchent de Tanana. Afin de protéger le village alaskien d'une attaque sauvage, Charlie Wright, le meilleur trappeur de la région, est envoyé en mission. Charlie est inquiet. La horde compterait plus de 35 têtes et, en plein hiver, les loups ne se rassemblent que lorsqu'ils ont faim. Ils tuent, parfois bien au-delà de leurs besoins réels en nourriture...

Vous voici plongés en plein cœur de *Yukon Men*, une télé-réalité offerte par la chaîne Discovery Channel. Vous y apprendrez à craindre les loups et les carcajous, qui n'hésitent pas à s'approcher des maisons pour s'attaquer aux enfants. Vous y observerez les habitants du petit village de Tanana lutter contre ces prédateurs rusés et implacables. Vous les verrez forcés d'abattre ces bêtes féroces au fusil d'assaut semi-automatique. Et peut-être vous interrogerez-vous sur la pertinence de cette série à l'aube du 21^e siècle.

Le public ne s'y trompe pas : en 2013, l'émission comptait deux millions de spectateurs. Pourtant, certains commentateurs s'inquiètent. Comment se représenter la nature lorsque le seul contact que l'on a avec elle est une série qui la diabolise ?

Charles Tisseyre cristallise ces craintes : « C'est présenter la nature avec une approche digne du 19^e siècle. On balaie la notion d'écosystème. On ignore complètement le rôle du prédateur dans le cycle de la vie. »

Documentaire à la dérive

Rencontré à la suite de la table ronde *Stunts, Fakes and Manipulation — Is This What It Takes to Win Ratings?*, proposée dans le cadre du World Congress of Science and Factual Producers, tenu en décembre dernier à Montréal, l'animateur explique le parti pris par l'équipe de *Découverte*, tout à l'opposé de la déformation des

à la méthode scientifique. Si le sujet que nous couvrons fait débat, nous nous assurons de présenter les différents points de vue. Par la suite, si le débat évolue vers un consensus, nous en rendons compte. » Pour André H. Caron, professeur titulaire au Département de communication de l'Université de Montréal et spécialiste des médias de masse, une telle façon de procéder est ce qui s'éloigne le moins de la définition originelle du documentaire.

MM. Tisseyre et Caron, l'un comme l'autre, constatent une dérive dans la pratique de ce genre. Le terme « documentaire » regroupe désormais une gamme étendue de réalisations, allant du reportage fondé sur des faits avérés à la fiction pure, inspirée de quelques faits réels. Ainsi, sans le savoir, le spectateur peut facilement se laisser duper. Difficile pour lui de déterminer quelles proportions de réalité et de fiction s'entremêlent dans le divertissement proposé. Surtout si cette émission lui est offerte par une chaîne dont la valeur éducative historique est reconnue, ce qui est le cas pour Discovery Channel.

En 2012, cette dernière chaîne lançait *Mermaids : The Body Found*. Selon le site Internet de Discovery, on y révèle « des photos et des vidéos [amateurs] prises par des pêcheurs en eaux profondes ». On y « décrit comment les sirènes ont pu évoluer à partir de l'arbre généalogique de l'homme

**« Les réalisateurs doivent trouver un sujet accrocheur pour faire avancer leur cause...
quitte à ce qu'il soit faux. »**

Tension dramatique, personnages hauts en couleur, intrigue, suspense. *Yukon Men* rassemble tous les éléments d'une bonne histoire.

faits. « Le but de *Découverte* est de vulgariser la science. Nos journalistes produisent des documentaires rigoureusement exacts quant aux faits et



et survivre jusqu'à aujourd'hui » [traduction de l'auteure]. *Mermaids* est donc un « documentaire », non sur le mythe, mais sur les sirènes elles-mêmes. Un mensonge, de la première à la dernière ligne, auquel de nombreux spectateurs ont cru, car nulle part il n'est fait mention qu'il s'agit d'une fiction.

Mermaids est un exemple évident d'une fiction qui se cache derrière une faible apparence de réalité. *Yukon Men* est un exemple plus fin, pour qui ne s'intéresse à l'écologie que de loin. Ancien vice-président de l'Office national du film du Canada, M. Caron soulève un exemple plus subtil : les documentaires résolument partisans comme ceux de Michael Moore. Aux yeux du chercheur, les documentaires peuvent être engagés, en autant qu'ils soient identifiés comme tels. D'autant plus que « les réalisateurs doivent trouver un sujet

accrocheur pour faire avancer leur cause... quitte à ce qu'il soit faux », ajoute le professeur.

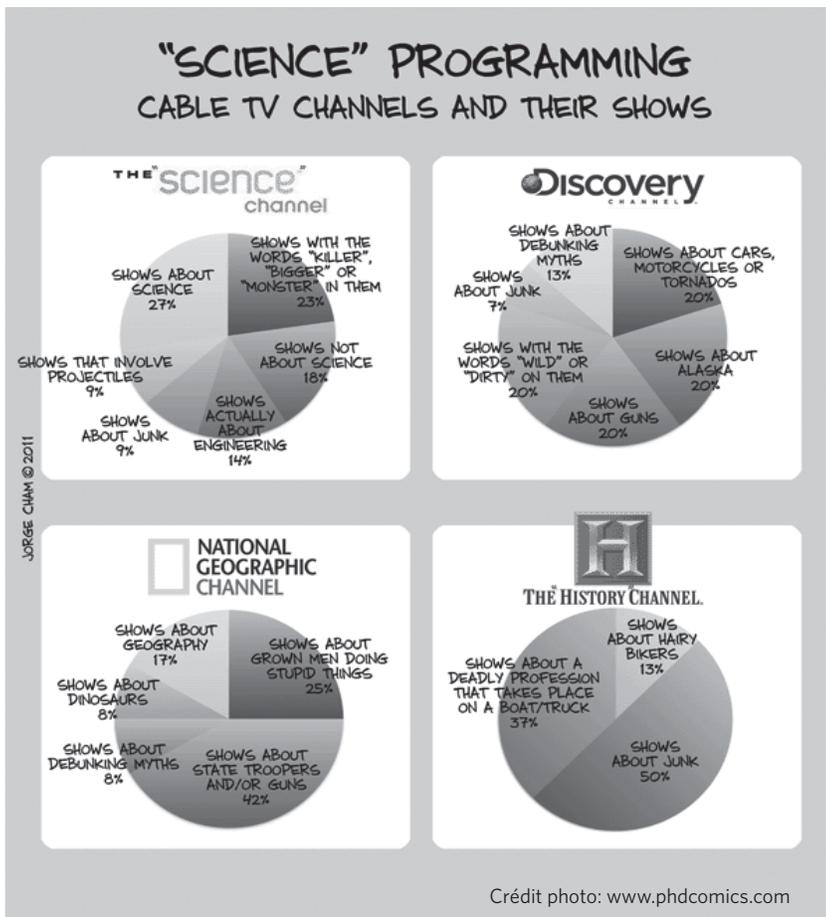
Séduire ou périr

N'en doutons pas, le financement et la course aux cotes d'écoute constituent un élément clé de cette dérive. « Tout documentaire est ancré dans la rentabilité, poursuit M. Caron. Soit les réalisateurs produisent quelque chose qui a de l'allure, soit quelque chose qui les fait vivre. » Tous les moyens sont bons pour séduire. Les spectateurs s'installent devant leur téléviseur pour se divertir. « Il faut intéresser le public, lui raconter une histoire, expliquer-il. Si le spectateur n'accroche pas tout de suite, il zappe. Il trouvera autre chose, ailleurs, qui lui plaira. Il a tellement de choix. Des émissions comme *Découverte*, qui allient rigueur

scientifique et popularité, sont des exceptions dans le paysage télévisuel. » C'est bien ce dont se désolent aussi Charles Tisseyre : « Il est tout à fait possible de rendre la science attrayante. Relater l'histoire d'une découverte, raconter les défis relevés par les chercheurs, développer le côté humain. Le public est curieux, il veut apprendre. »

Pourtant, les cotes d'écoute le démontrent : aux États-Unis, le public préfère le mensonge bien ficelé à la réalité bien racontée. *Mermaids* a rassemblé plus de 10 millions d'Américains; *Yukon Men* et *Call of the Wildman* (une autre télé-réalité controversée) autour de deux millions chacune. Dans notre monde habitué à la télé-réalité et à l'exploit, les réalisateurs se voient contraints de proposer quelque chose d'exceptionnel afin de fidéliser leur auditoire, quitte à s'arranger ensuite avec la réalité. M. Tisseyre n'a rien contre les sirènes ou les extraterrestres. Ce qui le préoccupe ici est le mélange des genres : des œuvres de pure fiction sont présentées au public comme des documents qui relatent des faits. Cette manipulation, qui paraît évidente pour les professionnels des médias, est bien plus trouble pour un public qui ne connaît pas les ficelles du métier. En omettant de signaler que le « documentaire » est une œuvre de fiction, les réalisateurs trompent le public pour leur plus grand profit. « Le spectateur pardonnera plus facilement les défauts de scénario et les effets spéciaux douteux, précise l'animateur, si l'intrigue est tirée d'un fait réel. » Moins d'investissement monétaire et plus d'audience, une combinaison gagnante pour les producteurs.

« À moins que la profession ne démontre une vraie volonté de recrédibiliser le documentaire, croit M. Caron, la dérive du genre va se poursuivre. Le défi sera de trouver une voie entre la facilité et la rigueur. »



CARL MÜREN : UN DJ QUI A LA MUSIQUE DANS LE SANG

M. Carl Müren est DJ depuis 1998 et joue dans plusieurs discothèques branchées au Québec, dont le Vieux Shack à Saint-Jérôme. *Le Reporter* a rencontré cet artiste afin qu'il nous parle de ses deux grandes passions : son métier et la nourriture.



Ansou Kinty
ansou.ca@gmail.com

Marié et père de deux enfants, DJ Carl Müren travaille beaucoup. Pour lui, son travail est une véritable passion : « Pour moi, le métier de DJ est un loisir. » Passionné par le monde de la musique dès le secondaire (surtout les styles électronique et pop), ce musicien restait parfois éveillé jusqu'à tard dans la nuit pour s'initier au métier de DJ. « À l'époque, il y avait des discothèques en direct sur différents postes de radio de minuit à trois heures du matin. Moi, j'avais des cassettes et j'enregistrais tout », se rappelle le plataniste. Il réécoutait par la suite, en boucle, la musique enregistrée et apprenait à faire du mixage chez lui grâce aux tables tournantes qu'il avait achetées.

À l'époque, se rappelle-t-il, ses inspirations étaient MC Mario, le Mixdown, Woody Word et Danny Berger. Des moments musicaux nocturnes qui l'ont beaucoup influencé.

Les événements musicaux organisés dans son école secondaire ont également pavé la voie de son métier de DJ. « Il y avait, sur l'heure du dîner, un DJ qui jouait à l'école secondaire Horizon-Jeunesse de Laval, où j'étudiais. Je ne savais pas danser, mais j'écoutais religieusement tous ses disques. À partir de cet instant, les études sont passées au second plan, surclassées par la musique », se remémore le musicien.

Une étoile montante

Depuis 1998, la carrière de DJ Carl Müren ne cesse de monter en flèche. Depuis 2006, il performe au Circus Afterhours, une boîte de nuit de Montréal. L'été, on le retrouve au Beach Club de Pointe-Calumet, et les jeudis, dans l'un des établissements de la Commission des Liqueurs, une chaîne de boîtes de nuit. Il a aussi monnayé ses talents au prestigieux festival Black and Blue en 2010, 2012 et 2013, et participe régulièrement au Beach Party CKOI, événement qui attire annuellement environ 10 000 personnes.

La carrière bien remplie de ce plataniste va finalement de pair avec plusieurs distinctions importantes, dont le titre du meilleur Danse DJ au Canada aux Stylus Awards en 2011, et celui du DJ de l'année au Montreal DJ Awards en 2009.

Son succès, il le doit en grande partie à sa passion pour son métier. « J'ai la forte croyance que les gens sentent que je suis authentique. J'imagine que c'est une des raisons pour lesquelles j'ai du succès. On peut sentir que je suis encore passionné et que j'ai énormément de plaisir à faire danser les gens », souligne-t-il.

Outre son métier, M. Müren raffole de bonne nourriture. « J'adore tout ce qui est bouffe, particulièrement celle à la sauce américaine. J'ai également un gros penchant pour



DJ Carl Müren

l'alimentation thaïlandaise, surtout après avoir séjourné deux mois dans ce pays l'an dernier », explique-t-il. Celui qui affirme planifier ses vacances en fonction de la gastronomie des lieux qu'il visite nourrit également un projet : « Je caresse le rêve de posséder, après ma carrière musicale, un camion de type bouffe de rue avec mon bon ami et partenaire de travail, Paul Random. » En attendant, DJ Carl Müren préfère toutefois se concentrer sur sa carrière et savourer chaque instant de sa vie.



LA PLAGE AU PIED DES RAFFINERIES

La plage de l'Est sera située dans le quartier Pointe-aux-Trembles sur le site de l'ancienne marina Beaudoin entre les raffineries de pétrole et les cours d'eau pollués. *Le Reporter* s'est questionné sur les risques potentiels pour la santé publique.



René-Maxime Parent
rmaximeparent@gmail.com



Projet réalisé par RFA : Lauréat du concours de design de la plage de l'Est (2014)

« Sous les cheminées, celles qui brûlent jour et nuit », chante Richard Séguin dans la vidéo sur le site Internet de la Ville de Montréal. Ce refrain a dressé un portrait du quartier au moment où la chanson tournait à la radio. La mairesse Chantal Rouleau de l'arrondissement Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles veut donner la chance aux résidents d'avoir accès à des berges non polluées, dont rêve M. Séguin, par le *Plan bleu vert*. Un projet de valorisation de la rive le long de la rivière des Prairies et du fleuve Saint-Laurent, qui compte 28 parcs, dont la plage de l'Est.

« À Verdun, c'est impossible d'aménager une plage parce que la qualité de l'eau n'est pas suffisamment bonne », compare Martine Châtelaine, présidente de la Coalition Eau Secours ! Elle fait appel à la prudence au sujet de la plage de l'Est : « Pendant les années de sécheresse, on a creusé le fond de la rivière des Prairies, ce qui a pu déloger des métaux lourds et des contaminants. »

Les réticences de M^{me} Châtelaine concernent surtout les surverses à la suite de grandes pluies. Les réservoirs

débordés, on rejette l'eau non filtrée directement dans les cours d'eau. Cela survient de 112 à 120 fois par année. C'est pourquoi, à l'occasion, on interdit la baignade au parc du Cap-Saint-Jacques, une plage située à Pierrefonds dans l'ouest de l'île de Montréal.

Dans l'Est, le bilan du programme QUALO stipule que 11 endroits sur 20 ont reçu l'approbation pour l'exercice d'activités de contact direct primaire avec l'eau en 2010. Tandis que le nombre, en 2011, diminue à 3 sur 20. Après avoir consulté le *Plan bleu vert*, et tenu compte de la vigilance des responsables du projet, M^{me} Châtelaine qualifie ce plan de « très beau projet qui redonnera envie aux gens de se réapproprier les berges ».

Initiative citoyenne

De 2006 à 2010, le Comité ZIP Jacques-Cartier et la Corporation de développement communautaire de la Pointe ont mis sur pied le projet *Une plage dans l'Est, pourquoi pas ?* avec le soutien des citoyens, de la Ville de Montréal et celui de l'Agence de

la santé et des services sociaux, dans le cadre du programme Quartiers 21. La mairesse Rouleau a décidé de mener ce projet à terme.

Responsable du dossier et des infrastructures de l'eau au comité exécutif de la Ville de Montréal, la mairesse Rouleau occupe un poste privilégié pour être au courant de la qualité de l'eau. De 2002 à 2008, elle a participé à la réalisation d'un important projet d'assainissement et de nettoyage du fleuve Saint-Laurent, notamment la zone du *Plan bleu vert*. Grâce à cette expertise, les



Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles

Montréalais et Montréalaises auront la chance de redécouvrir l'est de l'île.

« Les gens disent que ça pue, qu'il y a juste de la fumée. La plage va proposer une image plus attrayante de l'Est », affirme Julie Favreau, chargée de communication de l'arrondissement. L'aménagement de la plage devrait être terminé en 2016. La phase 1 du projet a été entamée avec un concours de design. Le jury, composé d'experts et de citoyens, a voté pour Ruccolo + Faubert Architectes.



LA GRANDE BEAUTÉ

La grande bellezza, sortie sur nos écrans en 2013, est une comédie dramatique italo-française coécrite et réalisée par Paolo Sorrentino. Entièrement tourné à Rome, le film met en scène Tony Servillo dans le rôle de Jep Gambardella, un ancien écrivain devenu journaliste mondain. Oscillant entre le baroque italien et la philosophie existentialiste, *La grande bellezza* nous transporte dans une Rome magnifiée où les personnages sortent de l'ordinaire.



Tahia Wan
tahia15@hotmail.com

Paolo Sorrentino impose un style bien particulier, caractérisé par une caméra en constant mouvement, mais dont les images semblent parfois flotter dans les airs. On sent un attachement profond à la beauté des paysages et aux décors, qui sont mis en relief par des ralentis justement dosés, une sorte d'accalmie essentielle pour laisser place à une réflexion existentielle.

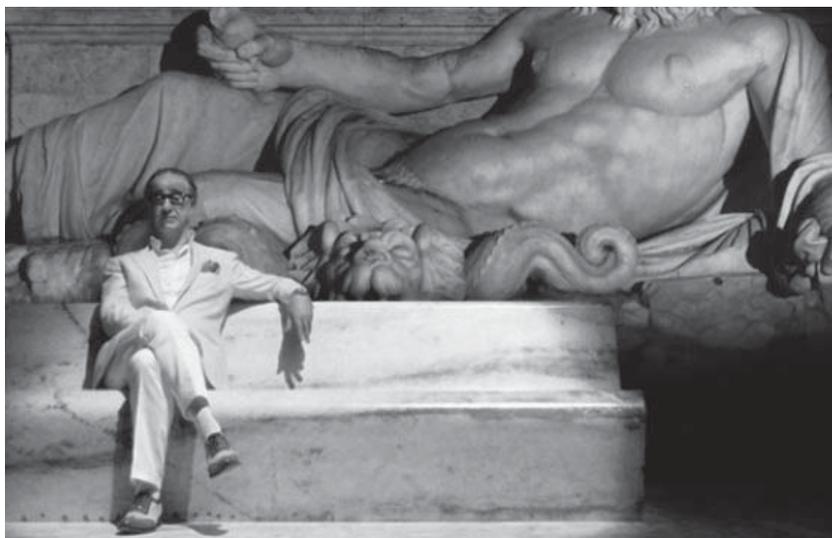
les personnages font preuve d'un changement d'humeur constant, passant rapidement d'un sentiment à un autre ; ils sont dans les excès, où les discours donnent plus à voir qu'à entendre. De plus, l'entretien final de Jep Gambardella résume à merveille un des principes autour duquel le baroque s'articule, soit celui de la contradiction : la vérité est indissociable du mensonge, comme le réel

rés et attachants. Si certains ont pu regretter les longueurs ou le manque d'action et de pertinence, d'autres, en revanche, ont apprécié le voyage que nous offrait Sorrentino.

Cinéma existentialiste

Avec son film, le cinéaste nous amène également à réfléchir sur les conditions d'une vie heureuse ou malheureuse, sans toutefois tomber dans la grande morale. Par exemple, Jep Gambardella, après une nuit d'amour, déclare : « La plus grande découverte que j'ai faite peu après mon 65^e anniversaire est que je ne peux plus perdre de temps à faire ce que je n'ai pas envie de faire. » Comment alors lui en vouloir de ne vaquer qu'à ses obligations de gentleman ! Comment lui reprocher son cynisme, à cet être désabusé, à la fois acteur et spectateur de sa propre vie ! Voilà bien une idée que nous envions tous, soit celle de pouvoir faire seulement ce dont on a envie.

Devenu maître dans l'art de romancer ses scénarios, Sorrentino travaille avec minutie la manière dont parle chacun de ses personnages qui, selon lui, « pense tout et son contraire ». Cette dualité intérieure lui permet ainsi d'aborder avec finesse les tracas de la vie, sans nous perdre dans les méandres d'une philosophie pompeuse. Au contraire, par son talent d'écrivain, il parvient à nous tou-



La grande bellezza de Paolo Sorrentino (2013)

Sa réalisation fait écho au baroque, un courant artistique qui trouve son origine en Italie dès le milieu du 16^e siècle et qui se caractérise principalement par l'exagération du mouvement et les notions d'exubérance et de tension. Ainsi,

du rêve, comme la vie de la mort. Des concepts que l'on peut concevoir parce que leur contraire existe. *La grande bellezza* est une invitation à une escapade onirique dans la faste beauté de Rome et à une réflexion sur la vie par ses personnage tortu-



cher et à nous émouvoir, notamment lorsque Jep avoue que « sa détresse et sa quête sont vouées à l'échec de la grande beauté ». Le scénariste nous offre ainsi de véritables petits bijoux littéraires, des phrases qui nous font rêver tout en suscitant une introspection chez le spectateur.

Un réalisateur, un mouvement, un style

Il en va de même pour l'ensemble de ses œuvres. Tel est le cas dans *L'ami de la famille*, où nous sommes pris de compassion lorsque Geremia, un usurier repoussant et repoussé interprété par Giacomo Rizzo, déclare : « Quand les pères s'en vont, que ce soit au ciel ou sur terre, ils ne reviennent plus jamais, on n'a plus que des souvenirs et, avec le temps,

on a plus rien, alors ils deviennent des héros, nos héros... » Sorrentino sait donc évoquer la douce amertume de la réalité, alors que les affres de la mort côtoient les beautés de la vie.

Tout bien considéré, la notion de dualité n'est pas seulement exposée dans *La grande bellezza*, elle sert également à décrire l'œuvre cinématographique de Sorrentino, une œuvre à la fois intime et grandiloquente, nostalgique et allègre. Des caractéristiques tout indiquées pour la Ville éternelle, cette Rome époustouflante, celle des cartes postales et du touriste victime du syndrome de Stendhal. Une Rome plus grande que nature, dont la personnification par la lentille du cinéaste soutient à merveille le jeu des acteurs et la justesse des dialogues. Elle est une actrice à part entière sans laquelle le tourment des âmes désabusées qui



La grande bellezza (2013)

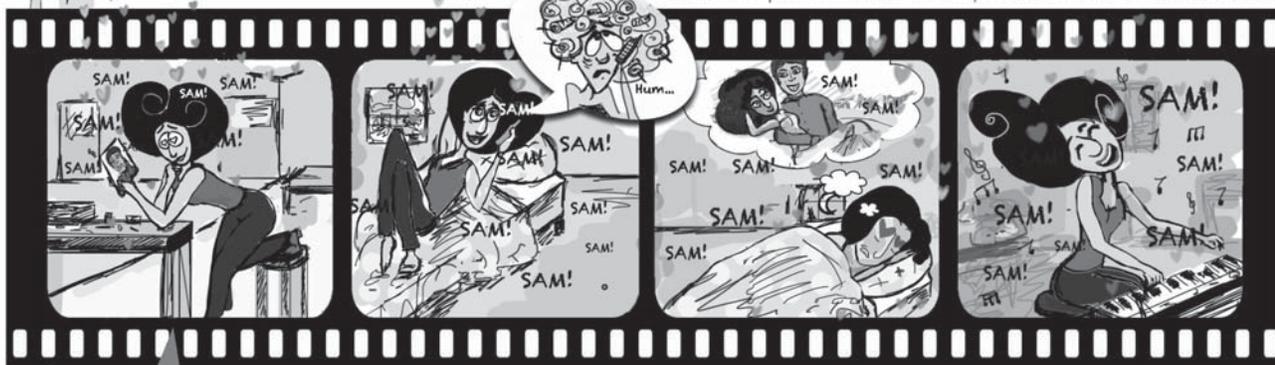
foulent ses pavés n'aurait le même sens. La dernière scène de *La grande bellezza* clôture cette exploration du doute humain, ce doute raisonnable qui nous habite tous, laissant ainsi le spectateur en suspens, lui ouvrant la porte à la recherche de sa propre grande beauté.



Les Méaventures de Daude Tension

« Souvent la passion meurt de ce qui l'a fait naître. » Maurice Duon

Illustration: Sarah Laou
sarahlaou@yahoo.fr



Fin.

MÉLANIE POIRIER : UNE CRÉATRICE PASSIONNÉE JUSQU'AU BOUT DES DOIGTS



Alexis Lapointe
alexis.ouellet-lapointe@umontreal.ca

Le Reporter a rencontré Mélanie Poirier, galeriste passionnée qui travaille à développer des liens féconds avec l'univers de l'écriture. Du bulletin virtuel *NECT'ART* aux Éditions mp tresart, elle réunit plume et pinceaux dans le cadre de différents projets.

En abordant Mélanie Poirier dans les espaces à la fois rustiques et modernes de la Galerie mp tresart à Durham-Sud, nous comprenons tout de suite qu'il s'agit d'une jeune femme d'affaires passionnée. « Je désire donner voix à un domaine souvent incompris : celui des arts visuels », explique avec conviction celle qui mène aussi de front une carrière internationale d'artiste professionnelle.

Entourée d'une équipe de fervents collaborateurs, M^{me} Poirier veut ainsi « créer et stimuler un rapprochement entre la création et le public ». Du bulletin *NECT'ART* aux Éditions mp tresart, elle cherche à rendre l'art plus accessible.

Butiner le NECT'ART des arts visuels

M^{me} Poirier est la fondatrice du bulletin virtuel bimestriel *NECT'ART*, qui, depuis 2012, rejoint plus de 30 000 personnes. « Cette publication se veut à la fois un véhicule d'informations artistiques et un outil de promotion pour les artistes auprès du grand public », explique son editrice. Au rythme de la *Chroniqu'Art*, d'*Histori'Art*, de *Poét'Art*, de nouvelles d'artistes et d'actualités de la galerie, *NECT'ART* produit indéniablement un miel de qualité !

L'art d'oser : un premier livre pour les Éditions mp tresart

« S'exposer est une chose, mais j'invite les artistes à oser davantage », affirme l'artiste, editrice et galeriste. Oser : ce mot revient constamment dans sa bouche. Elle a d'ailleurs fait paraître en 2012 un livre contenant 39 reproductions de ses œuvres et dévoilant son talent de poétesse, lequel s'appelle justement *L'art d'oser* — Mélanie Poirier mise à nu... Celui-ci fut le premier livre des Éditions mp tresart. On peut trouver cet ouvrage



Mélanie Poirier

si et des articles, explique Mélanie Poirier. Les mots représentent un complément aux œuvres picturales, ils leur apportent une autre dimension : celle de la perception et de la signification. »

dans une multitude de bibliothèques du Québec (notamment à la BLSH de l'Université de Montréal) ainsi que dans plusieurs librairies.

Ainsi, après avoir mis en place une galerie d'art contemporain, elle renouait grâce à ce livre avec une de ses passions : l'écriture. « Depuis que je suis toute petite, j'écris de la poé-

si et des articles, explique Mélanie Poirier. Les mots représentent un complément aux œuvres picturales, ils leur apportent une autre dimension : celle de la perception et de la signification. »

Nouvelle parution en mai 2014

Par ailleurs, M^{me} Poirier prépare le lancement imminent du deuxième livre des Éditions mp tresart, qui promet d'être un ouvrage d'envergure. Pas moins de 40 artistes peintres y présenteront en effet leurs œuvres, interprétées en poésie par 16 auteurs du Québec et de l'étranger. Ce livre rendra aussi hommage à Gilles Carle en y présentant quelques-unes de ses toiles. Pour connaître le titre de l'ouvrage, il faudra cependant attendre le lancement officiel du document, prévu le 24 mai. Au cours de cet événement, les gens présents auront par ailleurs la chance de rencontrer Chloé Sainte-Marie.

En plus de réunir sur les murs de sa galerie les œuvres d'artistes innovateurs, M^{me} Poirier poursuit un travail de médiatisation artistique inspirant. Nul doute qu'elle continuera de surprendre à l'avenir par les nombreux sillons que son audace artistique et littéraire ouvre à la création !

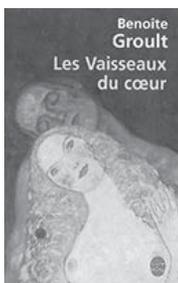


SUGGESTIONS DE **L E C T U R E**

Nous vous proposons dans chaque numéro des lectures en lien avec le thème abordé. Vous y trouverez des titres d'ouvrages qui vous permettront d'approfondir votre réflexion, d'aiguiser votre sensibilité à un sujet, de vous en mettre plein l'esprit. Affamés de lecture, attablez-vous !



Marie-Paule Primeau
marie-paule.primeau@umontreal.ca



Les vaisseaux du cœur, de Benoîte Groult

Journaliste et écrivaine, Benoîte Groult est née en 1920 à Paris. Elle offre aux lecteurs un roman autobiographique, *Les vaisseaux du cœur*, publié en 1988. Une histoire d'amour tout en tendresse entre George, l'intellectuelle parisienne, et Gauvain, le rustre marin breton. À première vue, tout les oppose : « ...ces deux-là étaient faits pour s'ignorer, voire se mépriser, et seul le langage inarticulé de l'amour leur a permis de communiquer... seule cette magie a pu les lier si profondément qu'elle a aboli toute barrière », écrit M^{me} Groult. Lire ce roman, c'est entrer dans un univers de plaisir et de passion où cette relation poignante d'amour et de sensualité, empreinte de liberté, vous pénètre le cœur pour la vie. L'écrivaine signe, avec ce récit, une œuvre pleine de métaphores charnelles et ainsi dédouble notre ravissement : celui d'une littérature maîtrisée et si bien ficelée qu'elle vous happe l'esprit et le cœur. Bien rédigé, touchant, un fort beau moment de lecture. Ne vous en privez pas !



Judith Jasmin, de feu et de flamme, de Colette Beauchamp

Femme de tête et de cœur, Judith Jasmin, décédée en 1972, était une journaliste brillante. Colette Beauchamp, journaliste elle aussi de métier, a publié en 1996 un ouvrage, *Judith Jasmin, de feu et de flamme*, à la mémoire de cette reporter hors norme. Une biographie passionnante qui se lit comme un roman. L'auteure trace, dans cette œuvre, un portrait plein d'admiration et de tendresse de cette femme idéaliste, courageuse et tenace. Simultanément, M^{me} Beauchamp nous raconte un pan de l'histoire du Québec d'une autre époque, celle du 20^e siècle. Pour honorer sa mémoire et son apport au journalisme, le prix Judith-Jasmin est créé en 1974 et récompense depuis, une fois l'an, les meilleurs reportages journalistiques de la presse écrite, en ligne et électronique au Québec. Empressez-vous de lire ce petit bijou de livre qui vous fera apprécier à leur juste valeur les aléas du métier de journaliste.



ADRESSES COUPS DE CŒUR

de la rédaction

Café des Amis

Maison Smith (Parc du Mont-Royal)
1260, chemin Remembrance
www.lemontroyal.qc.ca

J'attends le printemps avec impatience. Pour en finir avec les mitaines, la tuque, les bottes. Surtout pour retrouver la plus belle terrasse en ville, soit celle du Café des Amis. Cet établissement fort sympathique est situé dans la maison Smith, dont la construction date de 1858. De succulents sandwiches sont offerts ainsi que plusieurs autres victuailles à se mettre sous la dent. Tout est bien fait et bon. Il y a plus d'un avantage à y aller : prendre une pause bien méritée après une randonnée dans le parc, encourager les Amis de la montagne, qui font un travail fabuleux ou, encore, profiter dès le printemps venu d'une terrasse au cœur d'une nature magnifique. Voilà mon café chouchou dévoilé à tous !

Marie-Paule



Crédit: Marie-Paule Primeau



Crédit: www.lesgivres.ca

Les Givrés

3807 rue Saint-Denis
www.lesgivres.ca

Quand on pense bonne crème glacée, on pense au Bilboquet à Outremont, au Havre-aux-Glaces du marché Jean-Talon ou à la myriade de petits commerces de gelato situés aux quatre coins de la métropole. À cette liste prestigieuse de la gastronomie estivale, vous devez maintenant inscrire la boutique Les Givrés. Ce bar laitier artisanal hors du commun propose également desserts et pâtisseries en tous genres. Tout là-bas est fait maison, du sorbet jusqu'à la pointe du cornet ! Les saveurs proposées sortent de l'ordinaire et sont souvent issues des produits de saison, comme la crème glacée à l'érable du temps des sucres. Mais qui aurait pensé créer du sorbet à la courge musquée, à la tarte aux pommes (avec de vrais morceaux de tarte, s'il vous plaît!) ou... aublé d'Inde? Délicieusement exceptionnel. Visiter Les Givrés est une bonne façon de célébrer la fin de la session et le début des vacances d'été !

Alex

La Maison Tricotée

751, rue Gilford
<http://lamaisontricotée.com>

La Maison Tricotée, c'est une grande famille de passionnés de laine, de tricot et de thé. On n'a qu'à pousser la porte de cette petite boutique pour sentir toute la chaleur qui l'habite ! Vous y trouverez des laines de toutes les couleurs et pour tous vos projets, mais aussi — et c'est le plus important ! —, des sourires et des conseils d'experts. Dirigée par Céline Barbeau, une véritable passionnée de cet art tissé, la Maison offre également des cours de tricot de tous genres et un espace pour faire aller vos aiguilles tout en dégustant des thés de qualité. Féru des mailles ? Ne manquez pas les *Stitch'n'bitch* du vendredi !

Kim



Crédit: www.esprtsimple.com

LA CAPSULE LINGUISTIQUE

Par Delphine Vincent

Avec l'aide du *Ramat*, du *Colpron* et du *Multidictionnaire*



Les anglicismes

Ah ! ces formules fautives qui se glissent dans nos conversations et nos échanges, et ce, bien souvent malgré nous ! Qu'on les appelle faux amis ou encore calques, les anglicismes consistent soit en des mots similaires dans les deux langues, mais ayant un sens différent, soit en des traductions littérales. Dans les deux cas, leur utilisation est erronée et fortement déconseillée.

Connaissez-vous vos anglicismes ?

Exercice 1

L'amour fait souvent perdre la tête. Vous fera-t-il perdre votre français ? Trouvez la formulation juste entre ces trois phases :

1. Je suis tombée en amour.
2. Je suis tombée amoureuse.
3. Je suis en amour.

Réponse : 2. *Je suis tombée amoureuse*. Les deux autres formulations sont respectivement des calques des expressions « to fall in love » et « to be in love ».

Exercice 2

Un promoteur immobilier prévoit construire un nouveau quartier domiciliaire. Voici ce qu'il compte offrir aux futurs occupants. Laquelle de ces propositions est fautive ?

1. Des maisons jumelées.
2. Des maisons en rangée.
3. Des maisons détachées.

Réponse : 3. *Des maisons détachées*. On devrait plutôt dire des maisons individuelles. La première réponse est la formulation adéquate pour l'expression « maisons semi-détachées », et la seconde, pour l'anglicisme « maisons de ville ».

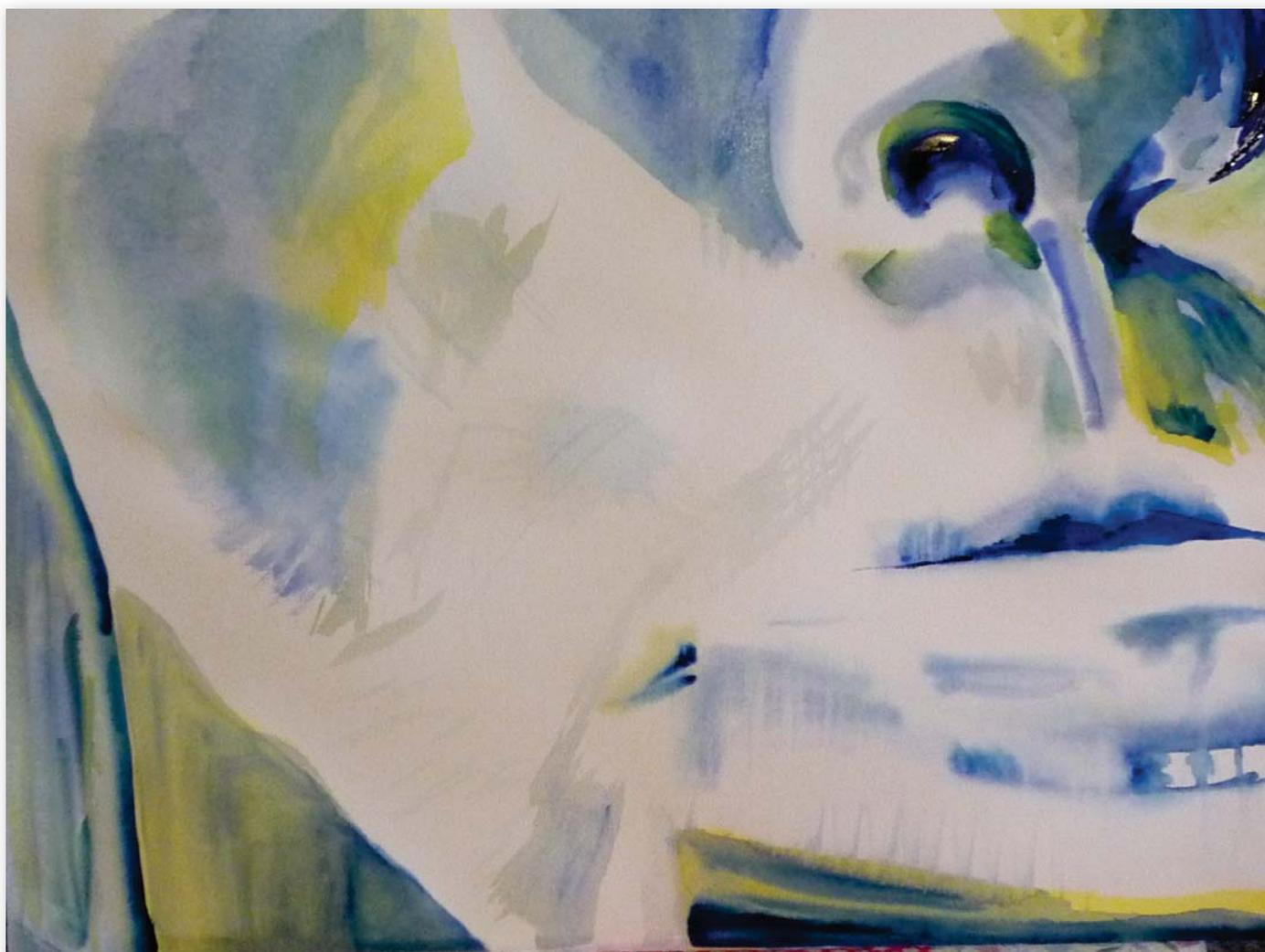
Exercice 3

Ce n'est pas toujours facile de s'y retrouver parmi cette mer de faux amis ! Saurez-vous ici garder la tête froide et donner la formule adéquate à ces anglicismes couramment utilisés ?

1. Garder la droite = _____
2. Garder un œil sur = _____
3. Garder la ligne (au téléphone) = _____

Réponses : 1. *Tenir la droite*. 2. *Avoir l'œil sur*. 3. *Rester en ligne*.

Ne vous en faites pas trop : il nous arrive tous d'utiliser des anglicismes. Ces expressions empruntées de façon légitime ou non à la langue anglaise se fauillent aisément dans une conversation entre amis. Il n'est même pas rare que certaines soient publiées dans les journaux ! L'important est de garder en tête que, pour chacun de ces emprunts, il existe un équivalent dans la langue française. Voilà la beauté de la chose !



En attendant la rive, Brïte Pauchet

Le Reporter **revient en septembre.**

Envie de participer?

Expérimentés ou débutants,
envoyez-nous vos propositions:
lereporter.redaction@gmail.com

Cette publication est possible grâce au
Programme des initiatives étudiantes
offert par l'AGEEFEP.